

KERKENA

ARCHIPEL INCONNU



Le Zakkar et sa Raïta

Connaissez-vous Kerkena ? (1). Ce n'est point ce que le vulgaire en pense : « un séjour disgrâcié de la nature qui exporte le poulpe visqueux, l'éponge de ménage, et qui importe le déporté politique ». Bien au contraire, ce petit archipel est un lieu rêvé pour une évasion hors de l'ambiance moderne : ni route, ni auto, pas même de voiture à chevaux, pas de téléphone, aucun de ces hideux poteaux électriques, un pays exempt des couleurs acides de la publicité moderne, un pays tout simple, où la vie primitive tourne autour de deux pôles : le palmier et la mer.

On s'y rend en felouque à voile ou en barcasse à moteur. Mais si 12 miles (18 kilomètres environ) séparent le littoral sfaxien de l'atterrissage de Sidi-Youssef, il faut bien compter de trois à cinq heures pour la durée du trajet. Tant de circonstances, en effet, interviennent : le vent, l'état de la mer, les marées, etc. (2).

« D'interminables franges de palmiers qui paraissent sortir directement de l'eau, le trait horizontal, ocre ou jaune pâle, d'une modeste falaise ou d'une longue plage, çà et là la blancheur d'un petit village : telles apparaissent les îles Kerkena, îles absolument plates qui émergent à peine des eaux du golfe de Gobès... On ne les aborde pas sans d'insoupçonnables difficultés : la petite barque à voile ou à moteur qui vous transporte vogue sur de hauts fonds que sa quille racle de temps à autre, elle serpente étrangement pour suivre les profondeurs plus grandes des « bahira » (petites mers) et des « oueds » sous-marins, puis elle s'arrête à plusieurs dizaines de mètres du rivage, échouée sur la vase. Un peu partout, des alignements de palmes plantées dans cette vase dessinent de curieuses pêcheries. Débarquons... c'est-à-dire mettons-nous à l'eau ou laissons-nous porter sur le dos d'un Kerkenien ».

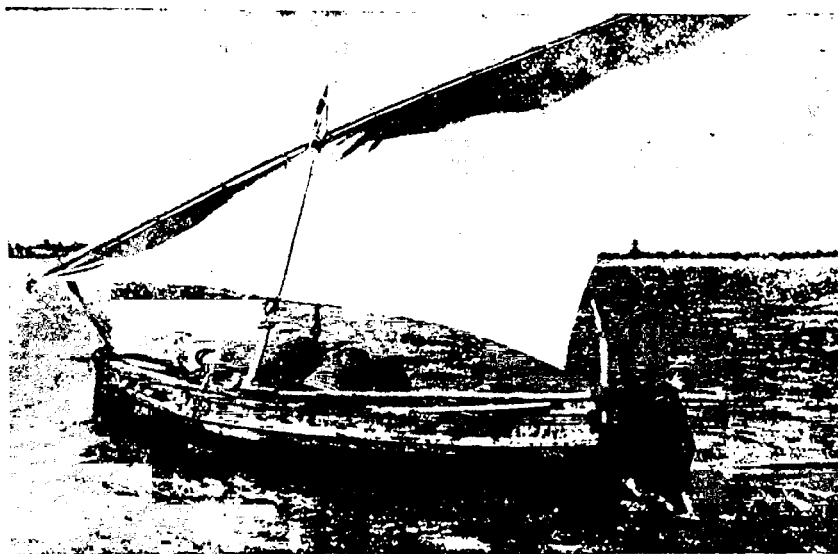
(1) Nous écrivons *Kerkena* selon l'orthographe préconisée par M. Despois, conforme à la prononciation et à l'orthographe arabe, ainsi qu'à l'ancien nom latin *Cercina*.

(2) Depuis quelque temps, une barque à moteur assure la liaison Sfax-Kerkenen et retour, trois fois par semaine. Un warf en construction à Sidi-Fredj permettra des débarquements faciles à marée basse.



Le dernier puits artésien de Kellabine

(Photo J.-L. COMBÉS)



Retour de la pêche à Ouled-Bou-Ali

(Photo J.-L. COMBÉS)

Kerkenena a son histoire : Annibal y fut le premier exilé politique (volontairement il est vrai), Saluste l'historien y aborda au titre d'intendant de l'armée de César, qui pourchassait Metellus Scipion du parti de Pompée. De l'emprise de Rome il ne reste plus de nos jours que les informes débris qui jonchent le sol aux alentours de Bordj-El Hissar et une multitude de petites citernes au ciment indestructible. Au 12^e siècle, Edrissi note que « les îles ne possèdent aucune ville... mais qu'elles sont bien peuplées ». Et Tidjani, au 14^e siècle, confirme les notes d'Edrissi : Kerkenena était un pâturage pour les Sfaxiens. L'archipel souffrit longtemps des luttes entre la Chrétienté et l'Islam, entre Turcs et Espagnols, razziaées, pillées, vidées de leurs habitants, ces îles ne connurent une paix relative que vers la fin du 18^e siècle.

Ce qui frappe le plus, c'est la platitude des îles : de bout en bout, au long des 35 kilomètres que mesure l'archipel, l'altitude la plus élevée rencontrée n'est que de 13 mètres. On circule dans de petits sentiers sablonneux ou terriblement caillouteux; comme l'île ne possède ni voiture ni cheval, les modes de locomotion les plus pratiques sont soit le traditionnel « bourricot » au trot sec, soit la démocratique bicyclette facile à transporter dans les passages difficiles.

« Le palmier est l'arbre-roi des Kerkenena : il en définit le paysage, il en fait le charme et l'originalité ». Comme sur le littoral tripolitain et à Djerba, les palmeraies sont claires et les stipes ne s'élèvent guère haut. Souvent, les troncs se groupent en élégants bouquets de 6 ou plus. Par suite du climat marin qui baigne les îles, les dattes sont de très basse qualité et ne se conservent pas. On raconte qu'un bey voulut recenser les palmiers de Kerkenena pour les imposer. Les Kerkeniens lui envoyèrent une caisse de dattes qui arrivèrent dans un tel état de fermentation que le Bey renonça à son projet. Aussi, ce n'est pas pour ses fruits que le Kerkenien laisse envahir ses meilleures terres par le palmier mais pour ses palmes, ses tiges, aux pêcheurs. Il fournit la totalité des matériaux nécessaires à l'établissement des pêcheries.

La palmeraie qui, à première vue, paraît uniforme dans la monotone répétition de ses panaches verts, dissimule les jardins. Clos de murettes de pierres ou de petites tabias semées de cactus ou de petits aloès rouges, ces vergers abritent de très nombreux figuiers dont les branches sont rabattues au sol par de grosses pierres pour échapper aux vents de mer. Les ceps de vignes non taillées alternent avec les figuiers. Au milieu des vergers, de curieuses cabanes sur pilotis permettent un gardiennage de la récolte à la saison. On y voit des enfants armés de fronde pour écarter les oiseaux ou les troupeaux errants. La vigne, outre un aliment frais, donne des raisins que l'on fait sécher et que les Kerkeniens exportent dans le Sahel. Ils font aussi du vin, un vin très riche en alcool et très sucré qu'ils baptisent « le pressé » par euphémisme.

Au cours des promenades dans les îles, on est surpris par le petit nombre des oliviers. C'est que, si l'olivier pousse vigoureusement dans le sol des jardins, son rendement en olives est dérisoire. Ainsi,



Une des baies de l'île

(Photo J.-L. COMBÉS)



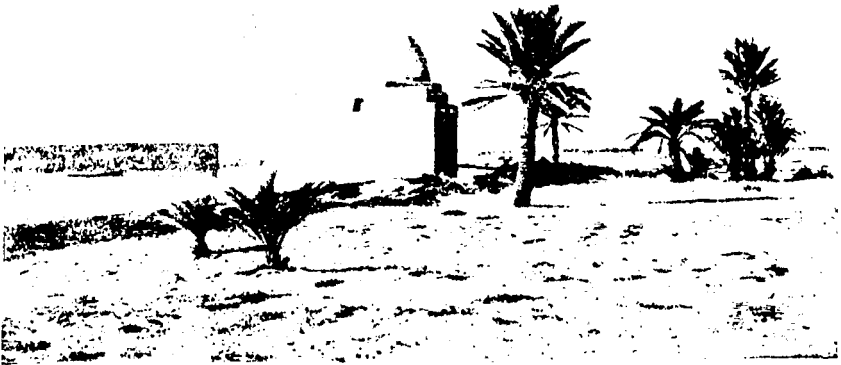
Bordj el Hassar

(Photo J.-L. COMBÉS)

au début du 19^e siècle, le Bey Hamouda ayant voulu imposer les oliviers de Kerkena, les Kerkeniens préférèrent couper leurs arbres que se soumettre à l'impôt. De maigres champs d'orge pointent çà et là entre les palmeraies et les jardins et jusqu'au bord de la mer. Pour fumer leurs champs, les Kerkeniens usent d'un procédé curieux : ils déplacent sur leur champ des enclos où ils enferment leur bétail pendant la nuit; ainsi, peu à peu, le champ entier est recouvert de fumier.

De jardins en palmeraies, de palmeraies en champs de vigne ou en champs d'orge, on arrive vite, de quelque côté qu'on dirige ses pas, à la mer. Et ce n'est pas la moindre curiosité de l'archipel que de voir des palmiers poussant au ras de la laisse de haute mer : vision tahitienne pour ceux qui connaissent les pays où passèrent Gauguin et Loti.

Traversant ces îles au sol si pauvre et si soigneusement cultivé, ces multiples villages grouillant d'enfants, ces paysages animés par



Marabout près de la mer

(Photo J.-L. COMBÉS)

la présence de nombreux fellahs, le visiteur ne peut s'empêcher d'être frappé par la disproportion flagrante entre la densité de la population et le faible rendement de la terre. Une question jaillit d'elle-même : comment font-ils donc pour vivre, et pour bien vivre ?

Toute le long des côtes s'étendent vers le large de curieux dessins en zigzags formés de haies de « djerids » plantés dans la vase du fond marin; sur des kilomètres et des kilomètres, cet étrange collier géométrique, où la blancheur des voiles pique des notes claires, enserré les îlots de l'archipel : ce sont les pêcheries fixes. Primitives de facture, mais très astucieuses dans leur conception, elles sont

parfaitement adaptées aux conditions naturelles de la pêche dans ces régions de marées sur des fonds extraordinairement faibles. La mer fournit en effet la base de la nourriture des Kerkeniens. Outre les pêcheries fixes, ils pratiquent les pêches aux filets (Dermassa), à l'épervier, aux lignes dormantes et traînantes, aux poulpes et aux éponges

Un peu agriculteur, excellent pêcheur, le Kerkenien est encore un merveilleux marin : il n'est que de le voir manœuvrer les fins kamakis pour s'en rendre compte. Aussi ont-ils ajouté à leurs moyens d'existence le cabotage le long des côtes, et pour ce faire ils ont adopté le seul engin possible sur les hauts fonds du golfe des Syrtes, terreur des marins d'autrefois. Dans les îles, se construisent de nos jours ces bateaux à fond plat, à demi-ponté, à mât incliné à 23°, qu'on appelle « Loudes » ou « Carèbe », capables de porter une lourde charge et dont les qualités nautiques sont indéniables (3).

Dans le calme des nuit de Kerkena, le passant peut entendre, raconté par des vieillards, les exploits des « kerkenis » qui pratiquaient la course sur les rivages de Sicile, de Sardaigne, de Corse et même du Continent. Il n'est pas rare de voir un marin kerkenien, au cours d'une conversation, vous parler de son passage dans quelque île des Philippines ou de l'Atlantique Sud : du cabotage, le Kerkenien est passé au long cours.

Et, en revenant vers le Continent, le voyageur, qui a passé quelque temps dans l'archipel, ne peut s'empêcher de songer aux qualités de sérieux, d'activité, d'astuce qui, jointes à l'esprit d'aventure, ont forgé cette population kerkenienne, l'une des plus originales et des plus sympathiques de la Régence. Avec ses bordigues, ses mesures, ses horizons rectilignes, l'archipel de Kerkena demeure comme un souvenir de l'antiquité pré-punique : travaux simples, bonheur monotone d'hommes pour qui le temps n'est qu'un songe.

J.-L. COMBES.

(3) Le mot « loude » désigne l'embarcation à un seul mât; le mot « carèbe » désigne l'embarcation possédant à l'avant un petit mât portant une voile triangulaire.